

prennent notre présence chez vous à pareille moment de l'année ?

Yves Kerjan releva fièrement la tête, et les deux compagnons ne purent se défendre d'un vif sentiment d'admiration devant l'éclair qui jaillit de ses prunelles. C'était bien là l'homme qui avait couru le monde en aventurier et, pendant six années de sa vie, affronté la dent des fauves du désert et les armes vénimeuses des sauvages dans les archipels de l'Océanie.

—Au point où nous en sommes, messieurs,—dit-il,—il n'y a plus à reculer. Nous ne pouvons acquiescer toute la vérité qu'en frappant les premiers. Soyez sûrs que nos adversaires seront sous peu sur leurs gardes, s'ils n'y sont pas déjà. Votre double expérience à Paris et à Nice leur sera sûrement révélée, car les relations de M. de Myriès avec la famille Ferreix amèneront tôt ou tard la découverte de l'incident du portrait. Dès lors vous aurez tout à craindre et vous savez de quelles armes se sert votre ennemi.

—Oui,—fit Bertie avec dédain,—de flèches empoisonnées avec du venin d'euphorbe.

—Ne riez pas,—prononça gravement Kerjan,—il y a quelque chose de plus redoutable encore à son service.

—Qu'y a-t-il de plus redoutable ?—fit encore Johnson sur le même ton.

—Il y a l'appui que cet homme a déjà trouvé en haut lieu et qu'il est sûr d'y trouver encore. C'est grâce à cet appui qu'il a pu faire classer l'affaire, il y a sept ans. Nul doute qu'il n'y réussisse encore aujourd'hui.

—Quel était donc le ministre de la justice en ce moment-là ?

—M. Félix Dargentré,—répondit Kerjan.

—Ah !—firent à la fois les deux amis, mais avec un accent différent.

Ils serrèrent la main à l'hôtelier. Celui-ci prit, une heure plus tard, le train pour Lannion, où il coucha.

Le lendemain, carnier au flanc, fusil en bandouillère, il débarquait à Keravilio, dans l'hôtel des frères Garmin.

La stupeur de ceux-ci fut profonde. Que venait faire chez eux cet homme qu'ils redoutaient à tant de titres !

Car pas un instant ils n'acceptèrent les raisons que leur fournit leur confrère de Saint-Efflam, les prétextes empruntés à la chasse qu'il invoqua pour expliquer sa présence en pareil lieu.

Ils ne virent en lui que l'adversaire audacieux venu pour les épier, l'homme qui, depuis qu'il avait ouvert lui-même un hôtel dans le voisinage, n'avait cessé d'ouvrir sur eux un oeil plein de méfiance et de soupçons.

Et alors aussi, et en même temps, l'idée leur vint qu'il serait peut-être utile de se débarrasser d'un aussi dangereux voisin.

Ils ne savaient rien des relations unissant Kerjan à Lebreton et Johnson, mais ils n'avaient pu ignorer le séjour des deux jeunes gens chez l'hôtelier de Saint-Efflam pendant les six semaines qu'ils avaient mis ceux-ci en rapport avec la famille Ferreix.

En outre du cuisant souvenir qu'ils avaient gardé du passage des deux voyageurs à Keravilio, d'instinct ils devinaient en eux des ennemis. Ils avaient comme une vague conscience qu'en frappant Kerjan, ils frappaient les deux amis.

Quelle fut la suite de ces réflexions, comment le projet du meurtre prit-il corps, pour quel motif les deux bandits se résolurent-ils à le mettre à exécution le même jour, voilà ce que Lebreton et Johnson ne devaient apprendre que plus tard.

Or, le lendemain de ce jour, comme ils franchissaient le seuil de l'hôtellerie de Saint-Efflam, ils furent tout d'abord émus du trouble qui semblait régner dans la maison. Les domestiques affolés ne savaient où donner de la tête.

Surpris, Lebreton et Johnson multipliaient les questions en pure perte.

Brusquement, une vieille femme accourut tout en

larmes. En apercevant les deux jeunes gens, elle courut à eux avec de profonds soupirs.

—Oh ! messieurs ! Quel malheur ! Quel affreux malheur ! Mon pauvre neveu !

Cette femme n'était autre qu'une tante de Kerjan, portant le même nom que lui, créature dévouée et vaillante, qui s'était attachée à sa fortune et l'avait servi et soigné avec la tendresse d'une mère. Sa désolation était telle que les visiteurs eurent de la peine à la faire parler.

Pourtant, ils apprirent que, la veille au soir, des pêcheurs, passant sous les roches de Trédrez, y avaient recueilli Yves Kerjan respirant encore et l'avaient rapporté chez lui, inanimé, sanglant. L'hôtelier avait la poitrine traversée d'un coup de feu.

Une même pensée vint à l'esprit des deux amis.

Kerjan avait été la victime d'un guet-apens.

En ce moment le docteur Déjean, ancien médecin de marine établi à Plestin, descendait. Lebreton courut à lui et l'interrogea.

—La blessure est grave,—répondit le vieux praticien,—mais non mortelle. J'ai été assez heureux pour extraire la balle, et M. Kerjan est un homme d'une très robuste constitution. Il paraît que c'est un accident. L'arme était chargée à balle, monsieur Kerjan ayant voulu se donner la satisfaction de tuer un goéland, car c'est un merveilleux tireur. En grimpant sur les rochers, il est tombé et si malheureusement que le coup est parti.

—Bon,—pensa Lebreton,—Kerjan n'a pas voulu parler. Il a donc ses raisons pour cela.

—Monsieur,—reprit le médecin,—si vous êtes l'une des deux personnes qu'attend le blessé, ne le faites pas parler, je vous en prie.

Sur la promesse formelle qui lui fut faite, il autorisa les deux hommes à pénétrer dans la chambre du malade.

Dès le seuil, Lebreton cria à celui-ci :

—Ne parlez pas. Je vous poserai des questions auxquelles vous répondrez avec la tête.

Et, se montrant alors, les deux amis s'approchèrent du lit où Yves gisait inerte, très pâle. Ils se penchèrent sur lui, serrèrent doucement ses mains moites, et Colman, incliné sur la couche, commença son rapide et laconique interrogatoire.

—Vous n'avez pas voulu dire la vérité au docteur. Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas ?

Le blessé fit avec la tête un signe de dénégation.

—Les Garmins, n'est-ce pas ?—questionna encore Lebreton, tout contre l'oreille du blessé.

—Oui,—répondit celui-ci dans un souffle malgré la défense de parler qui lui avait été faite.

Cela suffisait aux deux amis. Ils ne voulurent pas prolonger l'entretien. En sortant de la chambre, Bertie dit en souriant :

—Nous nous installons à l'hôtel jusqu'à nouvel ordre. Nous tenons à être vos garde-malades. Vous nous le permettez.

Kerjan les remercia d'un sourire, avec une profonde gratitude dans le regard. Il n'y avait eu jusqu'alors entre lui et les deux hommes qu'un lien de sympathie fondé sur un même intérêt de justice et de réhabilitation, ce lien ne resserrait désormais et méritait le nom d'amitié.

Or, elle fut dévouée, cette amitié. A tour de rôle, pendant les deux mois que durèrent la maladie et la convalescence de l'hôtelier, Colman Lebreton et Bertie Johnson se relayèrent à son chevet avec un infatigable dévouement.

Quand vint la fête de Pâques, Yves Kerjan put faire ses premiers pas appuyé sur les bras de ses amis. Il avait maintenant un triple but à poursuivre. S'il n'avait obéi qu'à un désir de vengeance jusqu'alors, c'était la justice qu'il allait servir désormais. La lutte s'engageait.

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE JUSTICE

I

AUX

Le printemps avait ramené la famille Ferreix en Bretagne, et le "château" de la vallée du Pontaryar s'était brusquement ranimé contre le palais antique de la Belle au bois dormant. Alix et Claudine, que ne quittait plus Germaine, avaient apporté derechef à la poétique région l'incomparable prestige de leur radieuse beauté. Et la nature en joie semblait par son renouvellement fêter le retour des deux merveilles du pays.

Mais si la nature était en fête, les cœurs des deux jeunes filles avaient, aussi, leur printemps.

Elles venaient de retrouver ceux qu'elles aimaient et dont, malgré les apparences elles avaient mille raisons de se croire animées.

Pour expliquer leur présence dans le pays, Lebreton et Johnson avaient décidé d'acquiescer pour s'y fixer deux domaines contigus. C'étaient des terres dépendant d'une propriété de la famille Ferreix. Et cette intention bien arrêtée avait motivé un voyage de Colman à Paris. Accueilli avec une faveur croissante par les dames, il avait cru remarquer une certaine froideur de la part de M. Ferreix, et il ne lui avait pas été difficile d'expliquer cette froideur par l'influence des Myriès, qu'il avait rencontrés dans le salon de l'ancien magistrat.

Lebreton gardait encore quelques doutes au sujet de la part qu'avait pu prendre le père de Dina et d'Aliette aux sinistres événements dont les ruines de Rosmeur avaient été le théâtre. Il s'en était ouvert à Kerjan qui n'y avait répondu que par un sourire.

—Il y a longtemps que je lis en vous, avait dit l'hôtelier. Vous aimez Dina. Aimez-la donc sans crainte. Il n'y a rien qui puisse vous interdire à cet amour. M. Ferreix est absolument innocent de toute participation odieuse aux néfastes événements qui nous préoccupent et c'est sans en soupçonner l'origine criminelle que Mme Ferreix a recueilli la succession de sa sœur, Mme de Pengoaz.

Malgré tout, l'ancien officier de marine conservait encore quelques doutes.

Ces doutes faillirent se compliquer d'un ressentiment devant le mauvais vouloir que manifesta l'expert de Saint-Brieuc lorsque Lebreton aborda nettement la question d'un achat de terrains sur les hauteurs qui dominent la grève de Saint-Efflam.

Mais alors surgit un incident qui détermina la crise depuis longtemps imminente, dans laquelle Colman ne put imposer silence à son cœur.

Un jour, qu'après la troisième visite faite à M. Ferreix, visite au cours de laquelle il avait essayé un refus mortel, Lebreton s'appretait à faire ses adieux définitifs à la mère et aux filles, il fut reçu par Dina, toute seule au salon.

Alix et Germaine étaient allées faire quelques courses dans Paris avec leur mère.

Claudine vint bravement recevoir son visiteur. L'éducation tout à fait libre qu'elle avait reçue ne lui en faisait aucun scrupule.

En revanche, Lebreton, respectueux de toutes les convenances, même les plus outres, et peut-être imbu des préjugés de sa première enfance, s'était levé dès que la jeune fille était entrée et, son chapeau à la main, se disposait à abrégier la visite.

—Vous voudrez bien, mademoiselle,—dit-il,—vous charger de mes adieux et de mes compliments respectueux pour Mme et Mlle Ferreix, que je ne reverrai plus avant mon départ.

Dina était redevenue très pâle. Elle l'écoutait haletante, les pupilles dilatées par la stupeur.

—Je n'ai plus rien à vous taire, continua le jeune homme, mais je vous demande le secret,—oh ! pas pour longtemps, car nous touchons au but. Si ces noms peuvent vous apprendre quelque chose, sachez alors